

19 NOVEMBRE 2024 / EGPE /ATELIER PHILO 3 : Le temps (verbatim)

■ J'ai rêvé et une phrase m'est venue : « *Le temps est une grande rêverie dans une grande écurie ou les chevaux piaffent* ». Le temps, c'est quelque chose qui s'aggrave à tellement de dimensions : il y a le temps de la rêverie, le temps qui résonne, le temps sonore. Pour moi, c'est aussi le temps culturel, comme issu de 2 cultures, il y a vraiment des temps différents, un héritage culturel. Tout ça résonne autrement. Et le temps, c'est aussi voler du temps, c'est à dire s'abstraire de contingences, de contraintes. Ça a été ma survie ce petit temps que j'ai volé pour moi pour rêver et ça a été une forme de liberté intérieure énorme. Et tout de suite quand on a parlé du temps, j'ai pensé à Big Ben l'horloge. Si on parle aux gens du monde comme le temps qui contrôle, qui nous contrôle au niveau mondial, politique.

■ Moi aussi, je me suis posée des questions sur le temps dans la mesure où j'ai l'impression qu'il y a plein de facettes. Déjà il y a plein d'expressions qui contiennent le mot temps : manquer de temps, la fuite du temps... ? Je me dis qu'il y a plusieurs facettes au temps et je me demande s'il n'y a pas une différence entre le temps et la durée, parce que normalement une journée ça a 24h, mais parfois on a l'impression que ça passe extrêmement vite et à d'autres moments pas du tout alors qu'en fait c'est exactement pareil, ça a la même durée. Donc pourquoi est-ce que parfois ça me semble extrêmement en fuite et parfois, ça stagne. La notion du temps à travers les âges, j'ai l'impression que ça a pas mal évolué, on dit tout va plus vite maintenant, on se demande bien pourquoi tout va plus vite, mais on a l'impression qu'on court toujours après le temps, ce qui ne semble pas avoir été le cas auparavant.

■ La conscience du temps est variable selon le moment et dans le passé ou dans un moment récent. Le temps passé peut sembler très proche au souvenir vif, alors qu'un moment récent semble beaucoup plus flou. La notion du temps est variable selon le ressenti qu'on en a.

■ J'ai aussi le sentiment que le temps se contracte et se dilate. Il se contracte parfois, quand on est dans une activité ou avec des personnes et on se sent bien. On peut être très, très concentré et dans ce cas, le temps passe très vite. Enfin moi j'ai le sentiment que j'ai du temps et que je peux me laisser dériver. Mais dans ces moments-là, j'ai toujours en tête ce que je vais faire à la suite de ce moment. Je n'ai pas vraiment l'esprit libre finalement alors que je pourrais me laisser vraiment porter. On dit souvent que le temps se gère aussi. Quand j'étais en activité, je suivais des formations de gestion du temps pour être plus efficace, semble-t-il. Donc le temps se gère. C'est sûr que dans la société, on est obligé d'avoir des repères, des règles, afin de pouvoir avoir tous une ligne commune pour vivre à peu près dans le même espace. On va pouvoir se fixer des rendez-vous. Il y a le jour, la nuit. Chacun aborde le temps différemment, il y a des gens qui vivent plus la nuit que d'autres. Mais en société, on a des obligations de respecter des temps bien déterminés. Et la dernière chose que je voulais aborder, c'est que je me souviens, étant enfant ou jeune ado ou même jeune adulte, j'avais le sentiment que le temps était infini. Si bien que parfois je prenais trop de temps pour faire les choses. Maintenant le temps est pour moi complètement différent. Et j'ai un copain qui dit souvent : « il y en a plus derrière pour moi que devant ». Et je suis assez d'accord avec cette réflexion qui n'est pas tellement agréable.

■ C'est juste de faire référence au caractère un peu insaisissable du temps personnel, qui change dans différentes parties de l'existence. Ce qu'on peut voir, c'est l'instant entre le passé et le futur. Le passé est révolu, il est quelquefois difficile à mémoriser ou mémorisé de façon discontinue. On se souvient d'événements phares, mais on a plus de mal à mémoriser des durées. Qu'est-ce qui s'est

passé pendant tout ce mois ou cette année-là par exemple ? Quant au futur, il n'est pas advenu. Les philosophes ont dit, que ce caractère insaisissable du temps, c'est comme un flux ininterrompu, avec un caractère un peu inquiétant. C'est très intéressant de se fixer sur l'instant et de vivre l'instant correctement. Et ce qu'on peut voir, c'est quand même qu'on organise dans sa tête le temps en lui donnant un rythme. C'est le cas par exemple de la musique. Son principe, c'est d'imprimer un rythme qui a commencé il y a quelques minutes, qui continue et qui va continuer encore quelques minutes, donc c'est assez rassurant. C'est une sorte de musique mesure du temps.

■ Je pense toujours à ces chevaux qui piaffent et vraiment je vois l'haleine qui sort et cette ambiance dans une écurie parce qu'ils sont épris de liberté et ils vont aller courir dans un temps complètement libre. Et c'est vrai que le temps, c'est complètement subjectif et je me rappelle qu'enfant dans le village de mes grands-parents, il y avait des voisines de ma grand-mère, dont une qui disait : « Tu verras, ça passe vite ». Et moi je me disais : « Mais elle dit n'importe quoi ». Parce que c'est vrai que le sentiment quand on est enfant, c'est qu'on a toute la vie devant soi et que le temps est illimité et qu'on est éternel. Et c'est vrai que je me dis qu'elle n'avait pas tort, ça passe vite. Mais c'est vrai que c'est tellement subjectif, selon ce qu'on est dans sa présence au monde, le temps est différent. Par exemple, si je reviens à moi, mais je fais du Qi Gong tous les matins pendant 1 h. Et le temps, c'est comme une présence au monde, c'est pouvoir revenir à soi-même peut être et être là, ne pas laisser filer le temps.

■ Ne pas laisser filer le temps, c'est quelque chose que je devrais me répéter tous les matins, en me réveillant, profiter de l'instant présent, être présent, ne pas être dans le temps suivant.

■ En fait, le temps, c'est très subjectif. On peut faire quelque chose avec quelqu'un, des amis, des très proches et être en décalage les uns par rapport aux autres. Il y a des gens qui vont faire des choses ou avancer beaucoup plus vite, d'autres ont besoin de plus de lenteur. Donc, parfois c'est difficile de trouver l'harmonie. Je prends l'exemple d'une visite d'exposition, je sais que mon copain d'adolescence, il a fini avant d'avoir commencé. Moi, j'ai besoin de temps et d'ailleurs ça ne me donne pas trop envie d'y aller avec lui parce qu'on n'est pas du tout dans le même rythme. Il y a une question de rythme et mon gendre c'est pareil, il fait une exposition, mais c'est assez vite fait. Moi j'aime bien prendre le temps, regarder. Donc oui, le temps est très subjectif.

■ Ne pas laisser les filer le temps, c'est une chose aussi à prendre en considération, bien sûr. Mais je crois que le temps défile à mon insu finalement, ou alors je dois me mettre des critères, des rituels dans ma journée ou dans ma semaine. Pour moi, le temps file, défile, ça va très vite. Je le sens simplement quand je dis, « je te rappellerai » à une amie ou un ami et au lieu de rappeler rapidement, le temps s'égrène longuement avant l'appel. C'est peut-être parce que je n'ai pas d'obligation non plus. Mais il y a quand même cette élasticité du temps et pour moi c'est profiter aussi de cette élasticité, profiter du temps qui m'est alloué si possible de faire des choses que j'aime bien sûr, mais aussi rêver, me laisser dériver... Puis peut-être avoir des replays, des temps où on se pose, où on est avec soi-même, un peu en dehors de la société, ne pas se laisser toujours happer par la société avec toutes les informations qui se déroulent à une vitesse incroyable, prendre du recul finalement.

■ C'est fascinant de penser que notre société est faite de la composition d'autant de rythmes, d'autant que chaque personne a successivement un rythme assidu, actif, ou au contraire avec des repos. Alors comment gérer un pays et l'aménager pour que les personnes qui souhaitent avoir un repos, du calme, puissent avoir un vrai repos, pas perturbé. On a parlé de tiers-lieux. Je parle peut-être en architecte, est-ce qu'on pourrait créer des lieux où on se sentirait bien, où on n'est pas chez soi, mais où on peut se réunir et se mettre sur un même rythme, pour discuter, pour se reposer.

C'est fascinant d'imaginer cette composition générale des rythmes de chacun et de tous. Et puis les rythmes de ce qui ne s'arrête pas, c'est à dire, la production électrique, les trains qui circulent, les fusées qui partent, c'est assez affolant. Voilà donc, on a surtout besoin de temporalité, de calme pour le psychisme individuel et pour le psychisme social.

19 NOVEMBRE 2024 / EGPE /ATELIER PHILO 4 : Être un enfant (verbatim)

■ D'abord j'ai vu l'arbre de l'être enfant et ce petit être dans la grande forêt et je me suis dit : « promesse des grands pour les enfants ». Ça m'interpelle parce que l'enfant, c'est aussi tout ce temps illimité, c'est le jeu, c'est le sentiment de vivre éternellement. Mais il y a aussi le monde des adultes et il y a comme une promesse en fait quelque part, comme une alliance avec l'humanité.

■ J'exclus tout de suite l'endroit où on est né, parce que si on est dans un pays en guerre ou si on est dans un milieu plus nanti, ce n'est pas du tout la même chose. Mais si j'exclus ça, je me dis qu'effectivement pour moi être un enfant, c'est l'innocence, c'est la joie et l'espérance, c'est l'avenir, c'est tout ce qui peut se construire, c'est le rêve. c'est une promesse de bonheur.

■ Être un enfant, c'est d'abord la découverte du monde qu'il soit proche ou lointain. L'acquisition des connaissances, la curiosité, la confiance dans l'adulte souvent à tort, mais qu'on peut prendre comme modèle. C'est la richesse des découvertes dans tous les domaines et aussi l'envie de grandir pour accéder à d'autres découvertes. Et puis l'affirmation du caractère.

■ Être un enfant, c'est la joie de vivre. Les jeux partagés surtout, parce qu'au travers des jeux, on apprend des autres. La spontanéité, la légèreté, les rires partagés. C'est l'énergie de vie en fait, la pulsion de vie aussi. Cette pulsion qui anime les enfants, parce qu'ils ne sont pas encore formatés, ils ne sont pas trop dans la règle non plus. Ce sont des émotions qui se percutent aussi, parce que les enfants vont passer d'une émotion à l'autre. Ils vont passer par des pleurs, de la tristesse à la colère... Ou alors ils vont passer au rire en quelques instants. Ce qu'on ne fait plus en étant adulte. Je peux rester figé dans une émotion pendant un bon moment. Je trouve qu'être un enfant, c'est vraiment vivre le monde présent, être dans le présent, sans passé et sans futur. Ils sont dans le désir, les enfants. Donc je pense que l'éducation, au fil des années, va briser ce désir, ou tout au moins l'atténuer. On les amène un peu à étouffer ce désir.

■ Il y a un caractère un peu choquant pour l'enfant qui tout d'un coup est propulsé violemment dehors et est confronté à la vie. C'est une perception qui doit être un peu chaotique. Heureusement, l'enfant n'a pas tout de suite les capacités neuronales qu'il aura après. Il va faire un apprentissage avec la tendresse, la douceur, les satisfactions, le fait de s'alimenter, d'être avec la maman... ce sont tous les aspects rassurants. Mais on lui délivre en vrac aussi des aspects inquiétants, qui sont des bruits qui vont survenir, des émotions qui doivent le mettre dans un sentiment, peut-être de tristesse. L'apprentissage logique viendra plus tard, très progressivement, mais ce n'est qu'à 6 ans qu'on lui inflige, qu'on lui imposera la logique et les règles. Le petit enfant est dans le non-verbal, dans l'imaginaire et c'est quelque chose qui lui restera toute sa vie, l'imaginaire et le non-verbal. Nous adultes, on a eu l'apprentissage logique. Néanmoins, notre cerveau à nous adultes, a conservé certainement notre imaginaire d'enfant, qui est une couche de la conscience, qui travaille en permanence, mais qui est un peu écrasé par la vigilance de la logique. Ce sont ces 2 couches qui font l'être humain. Être un enfant, c'est une virginité, c'est une naïveté très précieuse qu'on doit avoir encore en nous, si on se calme, si on se met en rêverie. Ça devient un peu difficile pour nous. C'est

pour ça qu'on a dit que, par exemple, Mozart avait encore la naïveté de l'enfance et en même temps la prise de conscience de l'adulte.

■ Je reviens en fait sur la proposition de parler de « l'être enfant ». Pourquoi pas l'être enfant ou être enfant ? Être enfant, je pense au statut. Donc je reviens au mot « infans » qui veut dire, celui qui ne sait pas, celui qui ne parle pas, c'est la définition. Donc le statut de l'enfant en Europe, il est très diminué. Je prends l'exemple de l'enfant qui rentre au CP avec son cartable. Il a déjà la tête un peu baissée, un poids sur ses épaules, sur son dos, alors que tous les médecins et les Kinés alertent depuis des années. Donc il y a vraiment ce statut d'enfant considéré souvent comme un petit adulte. Et moi je m'élève vraiment contre ça, puisqu'être enfant, c'est une personne entière et ce n'est pas pour moi un adulte en devenir, c'est autre chose, c'est un enfant.

■ Pour revenir sur ce que tu dis, c'était encore pire au siècle dernier. Je pense au début du 20e et du 19e siècle, où l'enfant n'existait pas. D'ailleurs, il avait déjà tellement peu de chances de survivre. On disait que les pères ne s'investissaient pas avant l'âge de 6 ans, parce qu'ils n'étaient pas sûrs que leur enfant arrive jusqu'à cet âge-là. Donc on attendait qu'il ait quelques années. Je trouve qu'avec Dolto et d'autres, l'enfant est un peu revenu, pas suffisamment, je suis d'accord avec toi, mais maintenant on les écoute. Parfois trop, parfois pas assez. Mais il est quand même revenu au centre de la famille comme une personne à part entière et pas comme une petite chose négligeable qu'on n'écoute pas. Moi je me souviens, on ne dînait pas le soir à la table des parents avant un certain âge. Les parents dînaient après nous. Ce n'était pas forcément mauvais parce qu'on s'amusait bien entre nous. Les familles étaient plus nombreuses. Pour les enfants uniques, c'est sans doute plus difficile. Mais c'est vrai qu'un enfant c'est aussi un être plein de confiance, comme vous le disiez Philippe, parce qu'il faut être confiant quand même. On arrive, on est sur terre et on est quand même très très démunis et on a besoin de tout cet entourage. Je pense qu'on pourrait laisser aux enfants, une place peut-être différente, mais une autre place, une plus grande place.

■ Oui, je pense que Dolto a vraiment fait évoluer les choses quant à la perception qu'on a des enfants. Maintenant. Ils ont quand même une place, une place entière, et on les écoute, on tient compte de ce qu'ils peuvent avoir à dire, et cetera. Philippe, tu as parlé surtout de l'enfant qui naît, alors que moi je parlais plutôt des maternelles. A la maternelle et en primaire, il commence à découvrir la ville.

■ Je suis assez d'accord avec Philippe. Tu parles de l'enfant qui arrive au monde, qui est complètement ouvert finalement. Et je pense qu'il répond plutôt à des perceptions. En fait, il n'y a pas de langage, bien sûr pas de langage verbal, mais il a des perceptions par rapport à ce qui se passe dans son environnement, si l'environnement est vraiment présent et attentif, ou alors plutôt distant. Il a peu de moyens en fait pour réclamer qu'on accède à ses besoins. Ça va être les pleurs, le sommeil, la colère. Ça m'a fait penser à une chose. Il y a quand même vraiment au départ, l'accueil de l'enfant, comment on l'accueille et je pense que c'est très important. C'est surtout le contact avec la mère, ce qu'on va lui donner, parce que je pense que le bébé tout petit, c'est le contact qui lui est nécessaire. Il est en lien avec la mère pendant 9 mois et d'un coup, ce contact devient extérieur par la force des choses. Il n'est plus relié par le cordon, mais il a peut-être besoin d'avoir cette continuité de contact. Ce qui me faisait penser à ça, c'est Boris Cyrulnik, qui disait : « Il ne suffit pas de faire naître un enfant, il faut le mettre au monde, c'est à dire l'accompagner aussi ». Donc je pense qu'un enfant justement, a besoin d'être sécurisé, d'être accompagné. Il a besoin de savoir qu'il est important aussi.

■ Pour parler des enfants un peu plus âgés, vers 7 à 10 ans, ils ont une manière de faire l'expérience de la vie. Ils miment les choses de la vie, leur petite société. Ils jouent, ils rient, ils miment, ils

inventent des choses des grands. Ils découvrent par eux-mêmes des tas de choses de la vie. Je me souviens, j'aimais beaucoup aller dans mon grenier, protégé par des cartons et je faisais une sorte d'expérience du dénuement. Je pense qu'il faut évidemment les laisser faire parce qu'ils abordent tout, la propreté, le malpropre, toutes sortes de choses. Après, ils seront engagés dans les études.

■ Pour rebondir sur l'accueil et pour avoir travaillé un peu avec des anthropologues, ça m'a évoqué un film sur l'accueil d'un enfant au Cambodge. Et autant en Europe, l'accueil c'est la maman, là-bas, ça prend toute une journée. L'enfant, il est sur une sorte de tissu comme un hamac, et toute la journée, il y a de la musique et il est accueilli par toute la communauté et tout le monde dans le village va venir. D'abord, ça va être les gens proches, puis les oncles, puis les voisins. Ils vont venir et bercer l'enfant. Et il y a des rituels. Et l'enfant, en fait, il est accueilli dans la famille, dans la Communauté. Et ça présage vraiment d'une autre forme de citoyenneté, ou d'altruisme peut-être, ou de liens au monde. Le film a duré 2 h et pendant les 2 h, on ne voyait que ça. On était déjà plongé dans ce temps-là qui est très différent.

■ Ce que vient de raconter Brigitte sur le Cambodge, moi ça me rappelle une petite phrase que j'ai entendue, en Afrique et ailleurs : « Il faut-il faut tout un village pour élever un enfant ». Je pense effectivement à l'accueil dans nos sociétés très individualisées, où l'enfant est accueilli dans la famille, le premier cercle, le 2e cercle, mais dans une communauté, un peu moins. Ce qui me perturbe un petit peu, c'est qu'en fait, on parle de l'enfant en général. Mais je me dis que chaque enfant est unique et c'est difficile de généraliser. Il y a certes l'acquis, mais il y a l'inné aussi, leurs aspirations, leur goût propre, et cetera.

■ J'ai eu une expérience au Sénégal où je m'occupais d'une association qui s'occupait de médical et de scolarité. Moi, je m'occupais du scolaire. Et là effectivement, les petits enfants ne quittent pas la mère avant l'âge de 5 ans, pratiquement. Ils sont toujours avec la mère, elle est aux champs, leur enfant est avec elle et ce que nous avons institué, c'est de construire des écoles maternelles en brousse pour que l'enfant soit plus vite séparé de la mère, qu'il rejoigne la Communauté des autres enfants et soit préparé à l'apprentissage ultérieur des classes de CP, et cetera. Ça, c'était vraiment très intéressant. Mais sinon, l'enfant est toujours collé à sa mère, s'accroche à ses jupes et ne la quitte pas. On a un peu révolutionné les villages de brousse en construisant des écoles maternelles. Et ça marche très bien, ils sont très contents.

■ Je reviens sur ce que disait Philippe. En grandissant, bien sûr, l'enfant doit être éduqué, se tourner vers l'école, puis plus tard les études. Mais qu'est-ce qu'on entend par « être un enfant » parce qu'il va aussi évoluer en fonction de la société. À partir de l'adolescence, c'est le moment où il va se transformer pour devenir jeune adolescent, puis jeune adulte bien sûr, avec les études entre-temps. Donc quelque part, il y a un moment où on doit dire au revoir à son enfance, tout au moins dans notre société. On n'a pas de rituel par rapport à ça, alors qu'il y a d'autres pays, l'Asie et l'Afrique surtout, qui marquent ces rituels, ce passage, le moment où le jeune devient un adulte. Je crois que les rituels sont bien différents d'une société africaine à l'autre. Parfois le rituel va être très court, parfois c'est plus long. Je ne connais pas bien, mais chez nous, l'enfant passe dans l'adolescence et après un certain nombre d'années, va vers un passage qui n'est pas forcément facile.

■ Ça pose la question de la conscience de soi, l'enfant au début, a une conscience de lui-même peu développée et le passage de l'adolescence vers le monde adulte est un moment où on intègre dans sa tête, qu'on est autre chose, qu'on est organisé, qu'on est quelqu'un, qu'on est un personnage. A ce moment-là où pendant toute la vie, on devient quelqu'un qui peut même changer en fonction des circonstances et être multiple. Être enfant, c'est ne pas encore être très multiple., c'est avoir conscience de sa vie par rapport aux autres. Il y a le côté social, car les enfants, dès qu'ils sont sortis

de leur mère, ils sont entre eux, donc ça fait déjà une petite société, et puis c'est parti pour des acquisitions et les apprentissages.

■ Je crois que pour moi, la plus importante des choses, c'est être enfant, c'est être dans l'expérience et apprendre de ses expériences. Et ce sont pour moi les choses les plus fondamentales. Et aussi dans le lien aux enfants, c'est reconnaître l'expérience des enfants pour qu'ils puissent à partir de là, construire leurs représentations, leur vie, leur savoir.

■ Moi je vais juste faire un petit virage là. Du coup je me suis dit, mais qu'est-ce qui reste en nous de de notre enfance ? Quel enfant on est là maintenant ? Alors qu'est-ce qui reste, est-ce qu'on est encore quelque part un enfant ? Pas dans les souvenirs, mais qu'est-ce qu'on a gardé de cette période, à ce stade de nos vies ? Ça peut être une réflexion pour plus tard.

■ Par rapport à ce que disait Philippe, au moment de l'adolescence, là où justement l'enfant se transforme et devient peut-être un être différent. L'idée c'est que les besoins de l'enfant petit, vont être nourris par son entourage familial, mais ça peut être aussi un peu plus large que la cellule familiale. L'adolescent délaisse un peu ça pour se tourner plutôt vers ses pairs, ses copains, ses copines, la bande. Peut-être même que les besoins d'attention, d'amour qui étaient réclamés à ses parents, il va les réclamer plutôt à d'autres jeunes gens de son âge. Si c'est un garçon, plutôt vers des filles et inversement.

■ De mon enfance, j'ai gardé un caractère de rebelle, que je cultive.